

Ally McBeal ou les méandres de l'expression de soi

Nathalie Nadaud-Albertini

Ally McBeal ou les méandres de l'expression de soi

Nathalie Nadaud-Albertini, EHESS

Ally Mc Beal est une fiction américaine au succès international créée par David E. Kelley. Sa diffusion a commencé aux États-Unis en septembre 1997 sur la chaîne Fox. Elle a été diffusée en France à partir de 1998 (d'abord sur la chaîne thématique Téva, puis sur M6 de 1999 à 2002) et est régulièrement rediffusée sur Téva. L'action se déroule à Boston, dans un cabinet d'avocats (Cage & Fish) et met en scène les aventures d'une avocate trentenaire et célibataire (*Ally Mc Beal*) entourée de ses collègues et amis.

Étudiée comme un monde ayant une cohérence interne¹, cette fiction se révèle intéressante et subtile. Au lieu de présenter l'individuation comme une tendance à la continuité linéaire inéluctablement orientée vers une libération positive, elle en interroge espoirs, zones d'ombre et apories en posant cette question : comment affirmer son unicité et accepter celle d'autrui dans un modèle sociétal cohérent ? À travers le travail intime des personnages cherchant à conjuguer singularité et acceptation par autrui, elle explore différentes réponses pour finalement en proposer une comme modalité privilégiée d'accès au bonheur : un équilibre entre une fixité sclérosant identité et relation et une ouverture totale les déstructurant. Ce sont les différentes étapes de cette tentative d'expression de soi que cet article propose de retracer.

Un système social sclérosé entravant l'expression de soi

Cette dernière se heurte tout d'abord à un système social régi par une rationalité indépendante proposant à

l'individu des critères de définition identitaire interdisant toute singularité propre dans les sphères publique et privée. La sphère publique comprend l'entreprise et les institutions. La première relève d'une logique néo-libérale reposant sur le libre jeu du marché et le profit, et impose des impératifs identitaires à travers une apparence physique et un comportement que les clients associent à la compétence. « À chacun son image » est un épisode révélateur. Cage & Fish défend quatre graphistes renvoyés de l'entreprise de design qu'ils ont contribué à créer, car lorsqu'ils les voient, les clients associent leurs singularités à des signes d'incompétence (l'un s'habille de vêtements féminins, l'autre souffre de troubles obsessionnels compulsifs, l'autre a une tête effrayante et la dernière est obèse). Le patron de l'entreprise explique : « *J'ai des chiffres qui montrent qu'en affichant ces gens, j'ai perdu des marchés* ». Dans l'entreprise, l'individu doit ainsi accorder son identité à une singularité pré-définie subordonnée aux attentes des clients. Il tend alors à devenir un pur rouage d'une fonctionnalité marchande : un handicapé de l'émotion et de la relation se vivant comme une subjectivité prisonnière d'une identité qu'il désire fuir.

Les institutions contribuent à cette dépossession identitaire en étant totalitaires au sens goffmanien² : elles éliminent toute singularité par une rationalité extrême dont la finalité est leur propre préservation, substituant leur définition de l'individu à celle que ce dernier construit pour lui-même. On le constate dans « Le rire qui tue » traitant du renvoi de Marty, pensionnaire d'une maison de retraite. Grâce à une imagination féconde, il chasse, en compagnie des autres résidents, dragons,

Nathalie Nadaud-Albertini

Ally McBeal ou les méandres de l'expression de soi

cyclopes ou pygmées imaginaires pour se préserver une singularité propre (« *Les maisons de retraites nous ôtent notre autonomie, et parfois notre dignité, mais elles ne peuvent pas nous ôter notre imagination* »). La directrice de l'établissement le renvoie, car elle assimile l'organisation d'un collectif à une obsession de contrôle détruisant le singulier. Comme il s'agit d'exclure une personne mentalement perturbée pour assurer la garde d'autres individus déments (« *C'est peut-être des crises de délire. Nous avons des patients qui souffrent de crises de démence* »), la seule différence entre ce résident et les autres est l'affirmation d'une singularité propre, de sorte que « *je dirige une maison de retraite et Marty m'empêche de le faire correctement. C'est devenu incontrôlable* » indique le motif du renvoi.

Dans la sphère privée, l'expression de soi se heurte au cadre pré-établi de la famille moderne traditionnelle. Conjugale et valorisant le sentiment amoureux, celle-ci comporte une dimension moderne. Elle est traditionnelle par sa répartition cloisonnée et rigide des rôles sexués (fournir le revenu et entretenir le lien avec la société pour l'homme, assurer le rôle de l'épouse mère se consacrant au foyer pour la femme) et sa conception du couple et de l'amour comme deux entités inséparables³. Envisageant le lien conjugal comme un accord contractuel, ce modèle se vide d'affectivité et devient une pure rationalité qui, assimilant l'individu à la fonctionnalité de son rôle, étouffe l'épanouissement affectif et relationnel : les individus s'y conformant vivent des relations de couple et des rapports parents enfants sans affection voire hostiles. C'est donc un modèle en déclin.

De plus, son unicité normative s'effrite par confrontation avec des pratiques hétérogènes : des célibataires, des couples voulant divorcer, des enfants nés hors mariage, des hommes âgés déjà pères remariés avec de jeunes femmes, des femmes d'âge mûr aimant et étant aimées d'hommes plus jeunes, des homosexuels, des transsexuels, des bisexuels, des lesbiennes, des hommes non virils, des femmes indépendantes professionnellement et financièrement et/ou refusant la maternité, et des trios demandant la reconnaissance institutionnelle de leurs conjugalité et parentalité.

Toutefois, ce modèle survit comme résidu de sanction interactionnelle à l'encontre des déviants aux rôles sexués en les soumettant à des tourments identitaires intenses. Femmes célibataires et hommes non virils sont les cibles du contrôle social informel sous la forme de regards accusateurs et de moqueries dénonçant l'âge et le célibat des premières et/ou leurs mœurs, et la sensibilité et/ou la sexualité des seconds. Par intermittence, ils s'envisagent comme dévalorisés, indignes et donc susceptibles d'être ridiculisés et méprisés, et ressentent âprement la morsure du contrôle social informel au point de l'éprouver excessivement en imputant aux autres des propos, des regards ou des intentions qu'ils n'ont pas, ou en exagérant la négativité de comportements réellement hostiles. Ayant intériorisé les critères de la normalité majoritaire les définissant comme inférieurs et indignes, les déviants aux rôles sexués traditionnels vivent donc leur inadéquation comme un stigmate⁴. Se penser avec les catégories d'une majorité dominante définie en terme de normalité se constate dans des positions minoritaires et dominées⁵. Or, ce qui est vécu ici comme une déviance stigmatisée ne renvoie pas à une norme au caractère majoritaire et légitime exempt de toute remise en question, de sorte que l'on a affaire à un modèle dont la disparition en cours séquestre l'expression singulière de soi, que les individus s'y conforment ou non.

L'expression de soi dans un laboratoire du singulier

Les individus créent alors une sphère de résistance leur permettant d'exprimer et d'expérimenter une singularité forte : John a le nez qui siffle quand il est embarrassé et fait des exercices de gymnastique sur le montant des portes des toilettes, Ally a des visions avec lesquelles elle entre en interaction et danse seule sur une musique imaginaire... Bien que prononcée, cette singularité n'est pas irréductible, car les individus partagent des références communes fixant un contexte leur permettant de communiquer leur intimité. « Ne pas dépasser la dose prescrite » montre une scène révélatrice : John enseigne à Richard comment se sentir séduisant (exécuter une danse sur « *You're the First, the Last, My Everything* » de Barry White entendue imaginairement). Ils commencent une danse

parfaitement synchronisée. Entendant la musique imaginaire, Elaine et Ling se joignent à eux. Ling propose un pas que les autres reprennent. Cette sphère repose donc sur un élargissement et un partage de l'intime importants au point que d'autres personnes pénètrent un dialogue intérieur et en proposent une variante.

Cependant, le coût intime pour créer cette sphère est élevé. L'identité se délite lorsque fatigue et crainte d'expérimenter une singularité à investir du sens donnent le sentiment d'une existence évanescence. Pour ancrer leur identité, les individus tentent d'établir des relations amoureuses difficiles à nouer, requérant une créativité effrayante, et s'ancrant difficilement dans le long terme. L'enjeu et la difficulté de vivre dans cette sphère de résistance sont donc de parvenir à une définition de soi stable quand les liens sont indispensables et impossibles. C'est pourquoi ils appuient leurs identités à différents états dont la stabilité excessive devient fixité et les transforme en prisonniers d'une définition de soi saturée et morte. Il s'agit : pour certaines femmes d'apparaître unifiées à autrui en dissimulant souffrance, doute et émotion ; de psychotropes ; de thérapeutes conduisant l'individu à un sentiment de dérégulation ; de réunions d'hommes censées soigner une addiction à la virilité qu'elles ne font que renforcer ; d'une religion dépourvue de compassion envers l'Autre ; et d'un féminisme diabolisant les hommes. Ces béquilles identitaires font, en effet, l'économie de l'implication personnelle dans l'intersubjectivité, de sorte qu'incapables de créer un rapport à l'Autre, les individus ne peuvent se construire. Elles participent ainsi des prothèses de l'individualité décrites par Alain Ehrenberg⁶ lorsqu'elles deviennent addictions : des potentialités techniques déléstant de la responsabilité de l'autodéfinition.

Pour se réaliser dans ce laboratoire du singulier, les individus évoquent un ailleurs idyllique, onirique et merveilleux. C'est un lieu abritant l'authenticité des rêves et des contes de fées de l'enfance, peuplé d'êtres imaginaires et magiques comme le Père Noël, les lutins, les elfes et les rennes. Y réside également l'âme sœur, le partenaire parfait, qui, bien qu'inconnu de manière effective et demeurant hors de portée, est déjà connu par l'imaginaire. L'enchantement de l'amour parfait et harmonieux tel que

l'amour romantique fusionnel⁷ le définit y est alors possible. Lorsqu'elles sont vécues de manière effective, l'enfance et les relations amoureuses ne sont pas un havre de douceur, de pureté et de magie, de sorte que cet ailleurs apparaît comme un lieu et un temps inexistants de manière effective, une sphère heureuse s'opposant à une réalité faite d'insatisfaction et de malheur. Il est ainsi l'envers imaginaire d'un monde dont les individus n'acceptent pas la réalité comme elle est ici et maintenant. En cela, il constitue une utopie⁸.

La référence à l'ailleurs utopique permet à l'individu d'appuyer sa quête identitaire à l'espoir d'être heureux et de nouer des relations affectives authentiques. Il se construit ainsi une définition de soi singulière et cohérente. Dans « Je le connais par cœur », lasse de n'avoir aucun principe fixe lui permettant d'investir de sens son identité, Ally doute d'être un jour heureuse. Son doute prend fin lorsqu'elle retrouve la foi dans l'amour grâce à cette chanson évoquant l'utopie : « *Je sais qu'il est hors de ma portée. Nous ne nous sommes jamais rencontrés mais je le connais par cœur* ». Le recours à l'espérance fonctionne comme la croyance au Prince Charmant de certaines femmes se définissant indépendamment du rôle d'épouse et de mère étudiées par Jean-Claude Kaufmann. Elles utilisent l'espoir d'une rencontre avec un homme parfait qu'elles savent impossible pour conserver l'élan créateur de l'amour et construire leur autonomie en conservant l'ouverture des possibles sans que celle-ci décompose leur identité⁹. Ici, croire à l'utopie permet à l'individu de former son identité par un équilibre harmonieux : il s'agit de conjuguer la fermeture de soi conférant une stabilité suffisante et l'ouverture ménageant une part d'incertain rendant possibles renouvellement identitaire et acceptation de l'Autre.

Solidarité, compassion et affectivité permettent, en effet, aux individus de créer une association librement choisie de sujets luttant contre toute négation du singulier. La résolution parallèle des procès dont les verdicts refusent à une personne le droit d'exprimer sa singularité ou d'être considérée comme digne de respect, bien que singulière, l'indique. Il s'agit d'une médiation qui, selon les cas, s'opère à un niveau interpersonnel ou vise une reconnaissance publique du singulier. « Une histoire cochonne » permet

Nathalie Nadaud-Albertini

Ally McBeal ou les méandres de l'expression de soi

d'illustrer le premier cas. Cet épisode concerne une très jolie et voluptueuse employée que les hommes travaillant chez Cage & Fish déshabillent des yeux sans retenue, accompagnant leurs regards de commentaires grivois sur ses formes pulpeuses. La jeune femme est assignée au tribunal par les femmes du cabinet d'avocats qui considèrent qu'elle crée, du fait des regards et propos qu'elle suscite, un environnement de travail hostile. Elle les poursuit à son tour pour la même raison. Elle est déboutée. C'est dans l'interpersonnel du tissu social qu'elle est reconnue comme une personne singulière digne de respect. C'est, en effet, Richard qui la reconnaît comme son égale bien que différente : « *C'est après moi et les autres hommes du cabinet qu'en ont toutes ces femmes, pas après vous. Nous sommes coupables. Je veillerai à ce que les hommes contrôlent leur instinct. Je vous présente mes excuses. Excusez les hommes et excusez-moi. Vous méritez plus de respect qu'on ne vous en a accordé* ». « Je reviendrai » illustre un cas de reconnaissance publique de la singularité. Richard y célèbre une sorte de mariage entre Cyndi (un transsexuel non opéré) et l'homme qu'elle aime et dont elle est aimée. Ayant demandé au tribunal le droit de se marier, ils sont déboutés. Le verdict énoncé, Richard propose : « *Même si ce n'est pas très légal, je pourrais vous marier. La justice a peut-être parlé mais pourquoi lui laisser le dernier mot ?* » Pendant la cérémonie, il prononce les mots qui sont habituellement ceux du représentant de l'institution (« *Par le pouvoir qui est le mien, je vous déclare mari et femme. Vous pouvez embrasser la mariée* »), faisant ainsi reconnaître publiquement le droit de Cyndi à mener une existence singulière, et acceptant sa différence dans un rapport de pleine égalité¹⁰.

La sphère de résistance permet donc de développer une solidarité multiculturelle (au sens large) protégeant toute singularité : elle autorise, pour chacun, l'expression de soi sous contrainte de respecter et d'accepter celle d'autrui. Elle rend, de fait, compatibles affirmation personnelle et lien à autrui, de sorte qu'à travers cette sphère, les individus proposent une contre-société favorisant une expression de soi à la fois singulière et acceptable par autrui, quelles que soient les différences.

Notes

1. Recoupées, les catégories mêmes de la série (personnages, intrigues, mode de résolution) ont permis de dégager un fil directeur organisant cet univers. Cela a requis une grande familiarité avec le matériau, et donc un visionnage intensif. Les dialogues ont été scriptés en V.O. et les images les plus significatives décrites par écrit. Les modalités d'accès au sens des fictions (façon de filmer, jeu des acteurs, décors, montage, costumes, bruits, sons, chansons) ont été intégrées de façon à se donner les moyens d'incorporer la richesse de la capacité à signifier du matériau audiovisuel.
2. Goffman, Erving, *Asiles. Études sur la condition des malades mentaux*, Paris, Éditions de Minuit, 1968.
3. De Singly, François, *Sociologie de la famille contemporaine*, Paris, Nathan, 2002 [1993].
4. Goffman, Erving, *Stigmates. Les usages sociaux des handicaps*, Paris, Éditions de Minuit, 1975.
5. Lapeyronnie, Didier, « Les deux figures de l'immigré », in Wieviorka, Michel (dir.), *Une société fragmentée ? Le multiculturalisme en débat*, Paris, La Découverte & Syros, 1996-1997, pp. 251-266.
6. Ehrenberg, Alain, *L'individu incertain*, Paris, Calman-Lévy, 1995.
7. Il s'agit de trouver le partenaire idéal, celui que le destin a désigné, et avec lequel l'union est définie par la monogamie, l'hétérosexualité, la fidélité et la durée, et la relation exclusive et fondée sur un couple pensé comme une fusion des deux individualités. Voir Chaumier, Serge, *La déliaison amoureuse. De la fusion romantique au désir d'indépendance*, Paris, Armand Colin, 1999.
8. Lavelle, Sylvain, « Utopie et technologie. La politique de l'ingénierie sociale », in *Quaderni* n° 41, 2000, pp. 5-16.
9. Kaufmann, Jean-Claude, *La femme seule et le Prince Charmant. Enquête sur la vie en solo*, Paris, Nathan, 1999, p. 228.
10. Touraine, Alain, *Pourrons-nous vivre ensemble ? Égaux et différents*, Paris : Fayard, 1997.